

ASKLÉPIOS

Bulletin de l'association des amis du musée du Service de santé des armées du Val-de-Grâce



Directeur de publication : Olivier Farret – Rédacteur en chef : François Eulry

Imprimeur : SCA/CIM/DIV IR/PGP (ministère des armées) Paris - Prix : 5 euros

Dépôt légal : avril 2021 – ISSN : 2677-5174

numéro 7

Sommaire

<i>Le mot du président</i>	1
<i>Celui du rédacteur en chef</i>	2
<i>Le médecin-colonel (h) Ernest Hantz</i>	2
<i>Georges Armstrong, l'un des médecins de la RC4</i>	3
<i>Médecin militaire et œuvre humanitaire : médecin-lieutenant Guy Sangline et les enfants perdus d'Alger</i>	8
<i>Paul Wittgenstein et Maurice Ravel, la Grande Guerre</i>	10
<i>Prix 2020 d'Histoire de la médecine aux armées</i>	13
<i>Lu pour vous</i>	14
<i>À paraître</i>	15
<i>Connaissance de l'Église du Val-de-Grâce : les quatre Vertus cardinales</i>	16
<i>Collections du musée du SSA : l'album du camp de Châlons</i>	17
<i>Colloque et expositions</i>	20

Le mot du Président

L'année 2021 sera l'occasion de nombreuses commémorations. Souhaitons que le centenaire de la fondation de l'Union des blessés de la face et de la tête soit largement relayé par les médias. Au cours de la Première Guerre mondiale, on dénombre plus de 400 000 blessés au visage dont 15 000 grands blessés. Ils forment la cohorte des « Gueules cassées » de la Grande Guerre. Dans la *Vie des martyrs*, Georges Duhamel, chirurgien dans les ambulances du front écrit : « *Il est un devoir de reconstruire ces appareils délicats qui permettent à l'homme de manger, de respirer, de sentir les odeurs, de voir et d'entendre et qui permettent aussi de paraître au milieu de ses semblables sans leur inspirer étonnement et répulsion* ». La chirurgie maxillo-faciale est l'exemple historique qui a marqué la mémoire collective ; ces chirurgiens de l'impossible accomplissent des prouesses ; à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, le professeur Hippolyte Morestin est un des pionniers de cette chirurgie réparatrice.

Le 21 juin 1921, Albert Jugon, Bienaimé Jourdain, et le colonel Yves Picot créent l'Union des Blessés de la Face et de la Tête (UBFT), plus connue sous le nom des « Gueules Cassées ». Leur devise « *Sourire quand même* » est porteuse d'espérance pour l'ancien combattant qui doit continuer à vivre malgré les séquelles de la défiguration. Cette association apporte aide, réconfort et compassion auprès de leurs compagnons de souffrance. Depuis un siècle l'UBFT et la Fondation des « Gueules Cassées » sont des acteurs majeurs dans le soutien moral et matériel des militaires blessés en OPEX, des forces de l'ordre, des pompiers blessés en service et des victimes civiles d'attentats, atteints de blessures crânio-faciales.

Le musée du Service de santé des armées présentera dans *Asklépios* ses riches collections de moulages de ces blessés du visage : « *Mais toi, dont le masque effroyable - Est défiguré par l'horreur - Semblable au monstre de la fable - dont les enfants ont peur...* » (Poème anonyme, *La blessure du visage*, dans Sophie Delaporte, *Gueules Cassées*, Éditions Noésis, 2001).

MGI(2s) Olivier Farret

Le mot du rédacteur en chef

Voici le premier numéro d'Asklépios de l'année 2021, traditionnellement daté d'avril ; mais il lui manque l'habituel compte-rendu de l'assemblée générale des membres de l'AAMSSA de janvier dernier : annoncée dans Asklépios n°6, elle n'a pu se tenir en raison des contraintes sanitaires face à la COVID 19 qui a pris ses quartiers d'hiver tout autour de nous... Mais la plume de nos contributeurs nous permet de vous proposer un bulletin n°7 de qualité. Figure en tête l'héroïsme en Indochine de deux de nos Anciens : le plus jeune, Ernest Hantz, a connu l'enfer de Diên Biên Phu puis les camps vietminh ; le second, Georges Armstrong, a connu les terribles combats de la RC4 et lui aussi, mais pendant quatre ans, les mêmes camps, de sinistre mémoire : la mortalité des prisonniers français y atteignit l'effroyable niveau de celui des camps nazis, quoi qu'en dira le commissaire politique français Georges Boudarel, qui servit sans honte le vietminh et sa guerre contre son pays (sa "patrie" était-elle plus à l'est ?) : bénéficiaire de la loi d'amnistie de 1966, il rentra en France, fut enseignant-chercheur à l'université Paris VII et au CNRS ; au début des années 90 il fut débusqué par Jean-Jacques Beucler, ancien secrétaire d'État aux Anciens combattants,

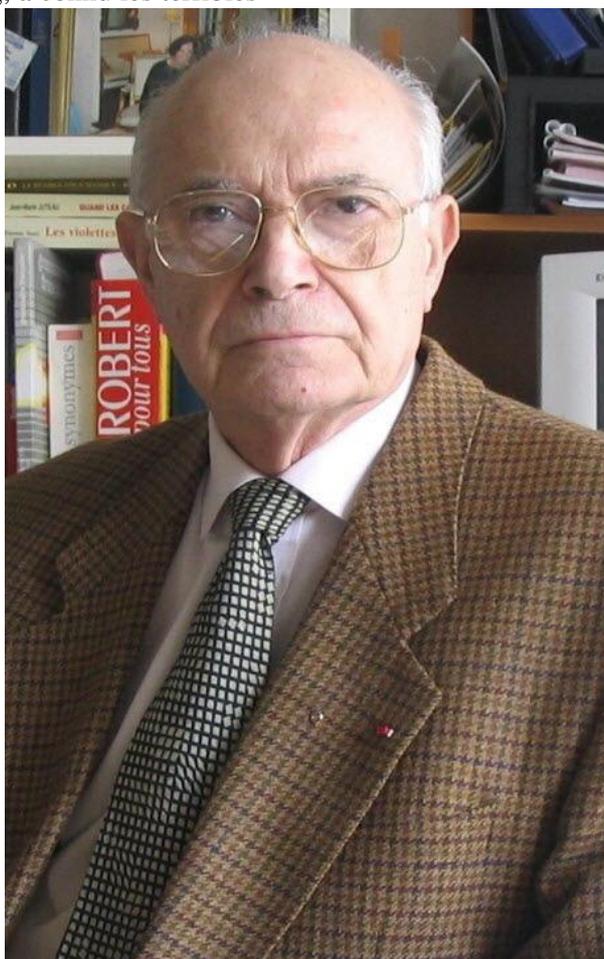
Ernest Hantz - photographie du ministère des armées

qui l'avait tristement connu au camp 113 dont il était l'un des responsables les plus "acharnés", doux euphémisme... Il sera âprement défendu, et sans vergogne, par des camarades universitaires de renom, partageant son idéologie. Il n'a toutefois jamais été condamné pour crime contre l'humanité malgré les actions diverses défendues par les uns ou les autres jusqu'en Cour de cassation ou devant la Cour européenne des droits de l'homme. Vous découvrirez pourquoi Ernest Hantz se révolta – nous le comprenons – contre une très haute personnalité française en exercice (2013) rendant un vibrant hommage au

général Giap à l'occasion de son décès... Vous lirez aussi un article sur l'œuvre humanitaire d'un médecin militaire français auprès des enfants perdus d'Alger en pleine guerre qui ne dit pas encore son nom. Nous vous parlerons de la Grande Guerre *de (entre ?) deux musiciens illustres*, ou encore de l'École de santé navale avec l'attribution à Louis-Armand Héraut (médecin en chef honoraire des Troupes de marine) du prix 2020 d'Histoire de la médecine aux armées. Le traditionnel "Lu pour vous" sera suivi d'une visite de l'Église du Val-de-Grâce et de l'une des superbes collections photographiques de notre musée, celle de 1857 qui a trait au "Camp de Châlons", Châlons-sur-Marne, future

Châlons-en-Champagne.
Bonne lecture à tous !

MGI(2s) François Eulry



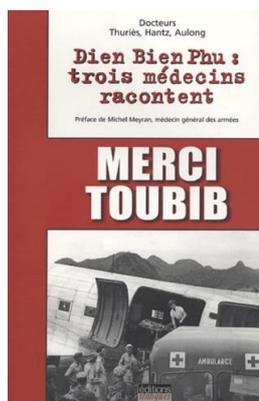
Décès du médecin-colonel Ernest Hantz, ancien de Diên- Biên-Phu

Lorsque Diên Biên Phu tombe, le 7 mai 1954, les combattants français sont épuisés. Les antennes chirurgicales et les postes de soins (un par bataillon) sont disséminés dans des boyaux souterrains effroyables, dégoulinant de boue et de sanies, entassant 5000 blessés, dont 3500 grièvement touchés. Certains sont là depuis deux mois. Tous survivent dans une atmosphère putride. Ils sont soignés par de jeunes médecins courageux,

à la résistance étonnante mais submergés de travail, se reposant à peine, secondés par leurs valeureux infirmiers et auxiliaires sanitaires. Parmi eux, le médecin-lieutenant Ernest Hantz qui ne gagna la funeste cuvette qu'en avril. Car après le déclenchement de l'attaque vietminh, quand les blessés pouvaient encore être évacués par hélicoptère, Ernest Hantz les accueillait à Muong Saï, au Laos, pour les conditionner et les envoyer par avion au docteur Jacques Aulong, chirurgien à l'hôpital Lannessan de Hanoï. Une fois les communications coupées, personne ne pouvant plus quitter

Diên Biên Phu, il fallut renforcer les moyens médicaux et déployer des antennes chirurgicales parachutistes dans le camp retranché. C'est ainsi qu'Ernest Hantz, quittant le Laos, est parachuté de nuit sur la cuvette, en avril 1954, à la tête d'une antenne chirurgicale parachutée (ACP n°5), assisté par l'adjudant-chef René Cayre, infirmier anesthésiste-réanimateur.

À la Libération, Hantz avait 20 ans. Il voulait être médecin militaire et intégra l'ESSM à Lyon. À sa sortie, il se porta volontaire pour servir au sein du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO). À Saïgon, il se forma rapidement à la chirurgie, fut envoyé au Laos puis très vite à Diên Biên Phu où les combats avaient débuté le 13 mars 1954. La bravoure des praticiens et des infirmiers est immense, ils soignent sans relâche les blessés arrivant par centaines dans cinq antennes médicales et 14 infirmeries. Ils ont peu de médicaments et d'équipements, travaillent dans des conditions effroyables, sans hygiène, dans le danger permanent des bombardements vietminh.



Livre cosigné par Ernest Hantz

Le 7 mai, quand surgissent de partout les Vietminh, le médecin-capitaine Hantz est fait prisonnier. Après une marche de 700 km dans la jungle, avec ses camarades il est interné dans un camp où sévront privations, endoctrinement des commissaires politiques, brimades, maladies...

Un quart seulement des prisonniers reviendra des camps (3920 soldats français sur 11721). Toutefois 858 grands blessés avaient pu être évacués et soignés à Luang Prabang, les autres non, et pour cause ; « *J'ai été témoin à Diên Biên Phu de la mort de milliers de blessés qui n'ont pas pu être évacués vers l'hôpital de Hanoï. Giap, le chef militaire des armées du Vietminh, avait donné l'ordre de détruire tous les avions ou hélicoptères sanitaires de la Croix Rouge qui se posaient sur la base encerclée. Ce fut au mépris de toutes les règles internationales ! Les blessés graves sont donc restés dans le camp retranché. Ils y sont morts pour la plupart* », dénoncera l'ancien médecin-colonel Hantz dans *Le Républicain Lorrain*, après l'éloge impensable de Giap que fut sans gêne aucune une très haute personnalité française dans l'exercice de ses très illustres fonctions... De retour d'Indochine, Hantz est affecté dans l'Algérie en guerre, chef de service des services civil et militaire de chirurgie à Batna (1960-1963). À son départ il est officiellement félicité par le commandant en chef de la wilaya qui lui rend hommage pour son action. Puis il finit sa carrière militaire

à l'hôpital de Bühl (FFA) comme chef de service de chirurgie et choisit la pratique civile libérale à Metz. Il multiplie cependant les actions généreuses à Madagascar où il pratique la chirurgie difficile de la lèpre. Il est un membre fidèle et déterminé de la SEVG, en particulier dans sa section de l'Est, et a le souci du devoir de mémoire et fait des conférences sur Diên Biên Phu. À l'école de santé des armées (Lyon Bron), le 7 mai 2014, pour le 60^{ème} anniversaire de la malheureuse bataille, lui et d'anciens médecins de régiment ayant pris part à la bataille (Émile Pons, père de François Pons ancien directeur de l'EVDG et Sauveur Verdaguer), inaugurent une plaque commémorative de Diên Biên Phu dans la salle de tradition de l'ESA.

Ernest Hantz, commandeur de la Légion d'honneur, est décédé le 3 janvier 2021, âgé de 95 ans. Ses obsèques se tinrent le 11 janvier.

François Eulry

Références :

- 1 - Laurent Lagneau, <http://www.opex360.com> (11 janvier 2021)
- 2 - *Le Républicain Lorrain*, 5 novembre 2013
- 3 - Jean Thuriés, Ernest Hantz, Jacques Aulong : *"Merci Toubib, Dien Bien Phu : trois médecins racontent"*, éditions Italiques.

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons avec émotion et tristesse le décès, à l'âge de 94 ans, du **médecin-colonel (H) Jacques Gindrey (Lyon 1946)**, commandeur de la Légion d'honneur, chirurgien militaire puis civil, médecin-lieutenant à Diên-Biên-Phu (Antenne chirurgicale mobile n°44). Nous aurons l'occasion de l'évoquer lui aussi dans un prochain bulletin. Il rejoint ceux de ses compagnons déjà partis pour l'Éden des héros.

Georges Armstrong (1917-2005)

L'un des médecins de la RC4

1950-2020 : les souvenirs s'estompent. Les rescapés nonagénaires se comptent sur les doigts de la main. Et pourtant leur sacrifice, leur exemple, leur dévouement nous obligent.

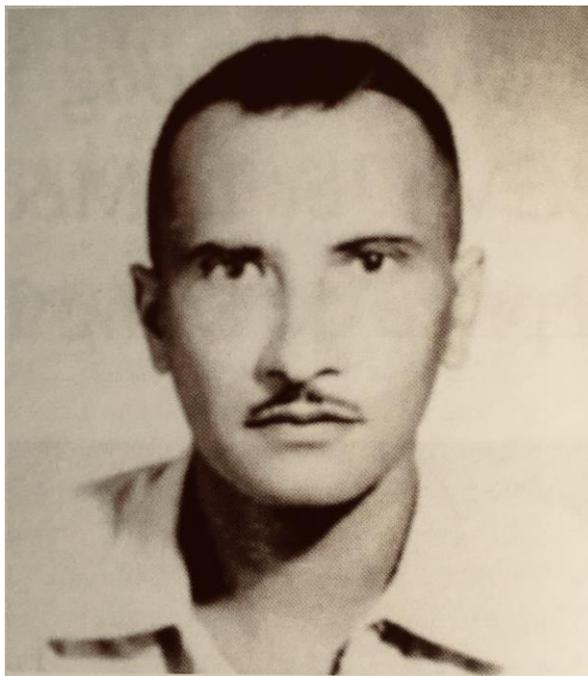
Le médecin capitaine Georges Armstrong, médecin chef du 3^e BCCP, le 3^e Bataillon colonial de commandos parachutistes, a 33 ans lorsqu'il est fait prisonnier le 15 octobre 1950 sur la route coloniale N°4. La tristement célèbre RC4 était déjà surnommée la « route du sang », la « route de la mort ».

Parmi les plus âgés de sa promotion, Armstrong n'avait rejoint l'École du service de santé militaire de Lyon et sa « Section coloniale » qu'en 1945. Il avait traîné un peu au cours de ses études de médecine. Et pour cause ! Il avait fait la guerre...

Né à Bordeaux en 1917 dans une famille aisée, son père, lui aussi médecin militaire, avait intégré en 1902 « Santé navale », l'École principale du service de santé de la marine et des colonies. Sorti en 1906, il n'était pas passé par le « moule tropical » de l'École du Pharo qui n'accueillera la 1^{ère} promotion qu'en 1907. Georges Armstrong a des origines... originales ! Du côté de son père, un de ses ancêtres anglais, John Armstrong, avait été chirurgien à Saint-Louis du Sénégal au début du 19^e siècle. Sa mère, Jacqueline d'Erneville, était issue d'une vieille famille installée au Sénégal depuis plusieurs générations. Un de ses aïeux, Charles Jean-Baptiste d'Erneville, capitaine d'artillerie, gouverneur de Gorée, avait eu comme « seconde épouse », à la fin du 18^e siècle, une « signare¹ » de Saint-Louis : Caty Miller, « mulâtresse », métisse afro-européenne, qui avait aussi par son père des ascendances anglaises.

De cet héritage médical et « colonial », Georges n'a retenu initialement que la part médicale. Il entreprend ses études de médecine comme étudiant civil à Bordeaux en 1937.

Sursitaire alors qu'il débute sa 3^e année, la guerre éclate. Il est mobilisé en septembre 1939 comme EOR² puis est rapidement nommé médecin-auxiliaire. Affecté à Vittel à l'hôpital d'orientation et d'évacuation n°5, il s'installe dans l'un des hôtels de cette ville



thermale des Vosges. C'est la « drôle de guerre ». Bonnet de police, brodequins et bandes molletières sont de rigueur.

Après avoir été muté au 64^e Bataillon de chasseurs de chars, il est affecté après l'Armistice au 43^e RIC, le 43^e Régiment d'infanterie coloniale, et rejoint la Tunisie en décembre 1940. Démobilisé en 1941, il reprend ses études de médecine à Alger. Rappelé fin 1942, il sert à la Compagnie saharienne méhariste des Ajjers et du Hoggar avec laquelle il rejoint la colonne Leclerc en Tripolitaine (Libye).

Médecin capitaine Georges Armstrong (1950)

En 1943 il est muté au 13^e Régiment de tirailleurs sénégalais. Il débarque à Ajaccio au printemps 44, puis à l'île d'Elbe en juin de la même année. Son comportement lui vaut d'être cité à l'ordre de



l'armée avec attribution de la Croix de guerre 39-45 avec palme et concession de la Médaille militaire, récompense exceptionnelle pour un médecin-auxiliaire.

« Débarqué en première vague le 17 juin 1944 dans l'île d'Elbe et alors que l'unité qu'il accompagnait se trouvait clouée au sol par un feu particulièrement violent dans un

Georges Armstrong présente le drapeau de l'École du service de santé militaire lors de la remise de la Croix de guerre 39-45 (1946)

¹ Du portugais « Senhora » : « Madame ». Métisse ayant souvent un rang social élevé et reconnu.

² Elève officier de réserve.

champ de mines très dense, n'a pas cessé de ramener et de soigner de nombreux blessés sauvant plus de vingt d'entre eux d'une mort certaine... ».

Après Toulon où il passe en août 44, il remonte vers les Vosges. Affecté au 23^e RIC, blessé à la main lors de la libération de Lutterbach (près de Mulhouse), il est à nouveau cité à l'ordre de l'armée, « accrochant » une deuxième palme à sa Croix de guerre.

« S'est de nouveau distingué au cours de la Campagne de France, le 20 janvier 1945, au début de l'offensive d'Alsace. A été grièvement blessé à Lutterbach alors qu'il donnait ses soins aux blessés sur un terrain soumis à des feux intenses. A refusé de se laisser évacuer. N'y a consenti que sur l'ordre formel de ses chefs et après que tous les blessés eurent reçu ses soins ».

La guerre terminée, son passé familial comme son expérience récente de « médecin-soldat » font qu'il demande à intégrer le service de santé militaire.

Il rejoint l'École du service de santé militaire à Lyon en septembre 45 et reprend ses études. Choisi parmi les élèves les plus décorés, il est désigné pour être portedrapeau. Il présente celui-ci au directeur lorsque l'École reçoit la Croix de guerre 1939-1945 avec palme peu avant le 14 juillet 1946. Ce jour-là, il défilera sur le Boulevard Saint-Denis à Paris, toujours comme portedrapeau, devant un invité de marque, le Président Hô Chi Minh. Triste présage...

Soutenant sa thèse en janvier 1947 sur « *La poliomyélite en région lyonnaise* », il ne peut pas rejoindre l'École d'application du service de santé des troupes coloniales au Pharo à Marseille avant l'année suivante. Pour autant cette année 1947 ne sera pas sabbatique. Bien que non breveté parachutiste, il est affecté temporairement à Tarbes au 5^e bataillon parachutiste d'infanterie coloniale, puis à la 3^e compagnie médicale de Fréjus. En septembre 1947, il est envoyé en renfort pendant trois mois à la 2^{ème} compagnie médicale déployée à Madagascar en pleine zone d'insurrection.

Début janvier 1948, Armstrong qui vient d'être nommé médecin-capitaine, rejoint enfin Marseille où il reste jusqu'en juin. A l'issue du stage de médecine tropicale et du concours de sortie, il choisit le 3^e BCCP. Ce bataillon, récemment créé à Saint-Brieuc, doit partir pour l'Extrême-Orient. Au cours de l'été Georges Armstrong effectue les six sauts réglementaires du « stage d'instruction para » à Vannes-Meucon. Breveté (n°28242), il rejoint en octobre 1948 le Camp de Caïs à Fréjus, où sont regroupées les unités « Colo » en instance de départ pour l'Indochine.

Avec le « 3 », il quitte Marseille fin octobre sur le « Pasteur », paquebot qui deviendra le mythique transport de troupes vers l'Indochine. Le canal de Suez, Djibouti et son bar « *Le palmier en zinc* », Colombo, Singapour, autant d'escales qui agrémentent le voyage de trois semaines avant de remonter la rivière de Saïgon.

Pour la plupart, le dépaysement est total mais après 3 mois d'acclimatation en Cochinchine, le bataillon rejoint le Tonkin en février 1949.

Fini le repos ! Commence un cycle soutenu d'interventions et de missions.

En plus des opérations terrestres, le nouveau médecin-chef du « 3 » fera entre mars 1949 et juin 1950, cinq sauts opérationnels dont deux sur la RC4. Sa participation efficace et courageuse au relevage et au sauvetage des blessés sous le feu lui vaudra de se voir cité à deux reprises au titre de l'armée avec attribution de la Croix de guerre TOE (Théâtres d'opérations extérieurs) avec palme. Il reçoit la croix de la Légion d'honneur le 8 mai 1950 à Hanoi.

Mais la situation se dégrade au Nord-Tonkin. L'abandon de Cao Bang est décidé. C'est déjà l'hécatombe depuis plusieurs jours lorsque le 3^e BCCP est envoyé en recueil des éléments se repliant. Il saute sur That Khê le 8 octobre. Ce sera le 6^e et dernier saut « ops » du médecin-capitaine Armstrong.

Après 8 jours de combats incessants, le « 3 » succombe devant un adversaire plus nombreux, entraîné, conseillé et surarmé par la Chine, connaissant parfaitement le terrain.

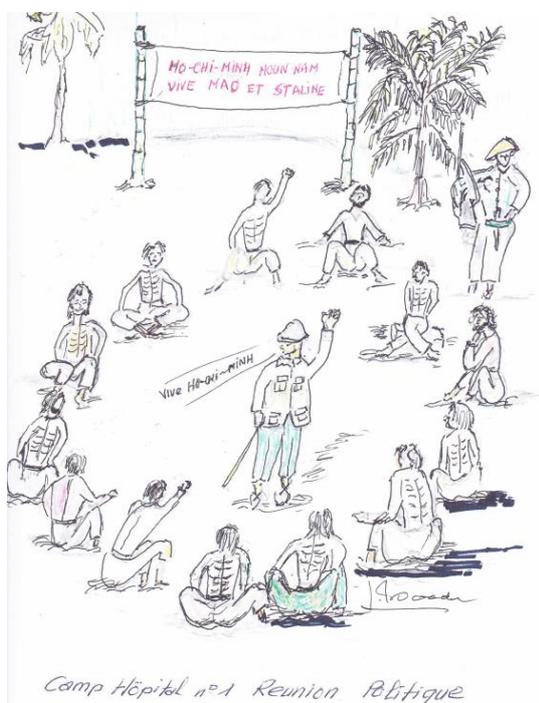
Cimetière du camp Hôpital n°1



***Cimetière du camp n°1
(dessin du légionnaire Jean Mader,
infirmier de compagnie du 1^{er} BEP)***

Il est fait prisonnier le 15 octobre avec nombre de ses compagnons. Rattrapé par ses origines métisses évidentes, il est reconnu et accueilli comme un « frère » par le colonel vietminh auquel il est présenté. Supposé victime du colonialisme et de l'impérialisme, on lui propose sa libération immédiate. Il n'en est pas question : il est officier français !

Début alors pour tous une captivité de plusieurs années dans ces camps itinérants de la « mort lente programmée ». Les officiers et quelques sous-officiers supérieurs sont regroupés au camp n°1. Armstrong y est détenu avec le médecin lieutenant-colonel Joseph Thomas-Duris et cinq de ses camarades médecins des bataillons : les médecins capitaines Max Enjalbert, Paul Lévy, Pierre Pédoussaut et les médecins lieutenants Guy Iehlé et Jean Loup. Ce dernier mourra au camp n°1 quelques mois plus tard, rejoignant Roger Asquasciati et Paul Rouvière tués lors des combats de la RC4. D'emblée Georges Armstrong, comme ses confrères, tente de faire valoir sa qualité de médecin pour soulager ses frères d'armes. Les geôliers n'y accordent aucune attention : ils ne sont que « d'ex-médecins prisonniers ».



Réunion politique au camp hôpital n°1 (Jean Mader)

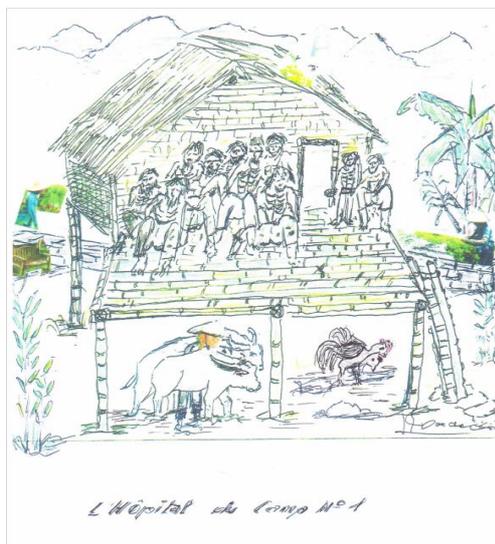
Soumis à l'endoctrinement et à la malnutrition, aux efforts physiques et aux sévices, aux parasites et aux maladies tropicales, 15% des captifs du camp n°1 périrent au cours de la 1^{ère} année. Médecins « aux mains nues », Armstrong et ses camarades sans laboratoire, sans thérapeutiques efficaces, sans moyens de prophylaxie durent faire face au « palu », aux amibes, à la dysenterie, à d'autres maladies tropicales... Mais en rappelant en permanence l'importance des mesures d'hygiène individuelle et collective et de lutte contre les vecteurs qu'étaient les moustiques, les mouches, les rats, les

poux, les puces, ils sauvèrent beaucoup de leurs frères d'armes. Ce ne fut pas le cas dans les camps d'hommes de troupe où il n'y avait pas de médecin. Plus de 50% des effectifs y disparurent. Comme il l'écrira peu après sa libération dans un rapport³ (page 41) : « *Le lecteur de ces quelques conseils d'hygiène s'étonnera peut-être de leur simplicité et doutera de l'efficacité de moyens si petits. Je crois cependant qu'ils ont été utiles dans les conditions de vie que nous avons connues* ».

Le médecin-capitaine Armstrong ne sera libéré qu'avec les derniers prisonniers début septembre 1954. Il n'a cessé de se dévouer auprès de ses compagnons, leur apportant conseils et réconfort, leur tenant la main jusqu'au dernier moment.

Pendant ses dernières semaines de captivité, il est relativement bien traité et réalimenté par les Vietminh permettant de faire « bonne figure » lors de son arrivée à Saïgon. Hospitalisé quelques jours seulement, il a l'étrange surprise de lire son nom sur le monument aux morts érigé dans l'hôpital « À la mémoire des officiers des corps de santé de la marine et des colonies ». Il y avait été inscrit à la date du 5 octobre 1950 avec les médecins du camp n°1, Enjalbert, Iehlé et Pédoussat (sic), puis leurs noms avaient été mal effacés...

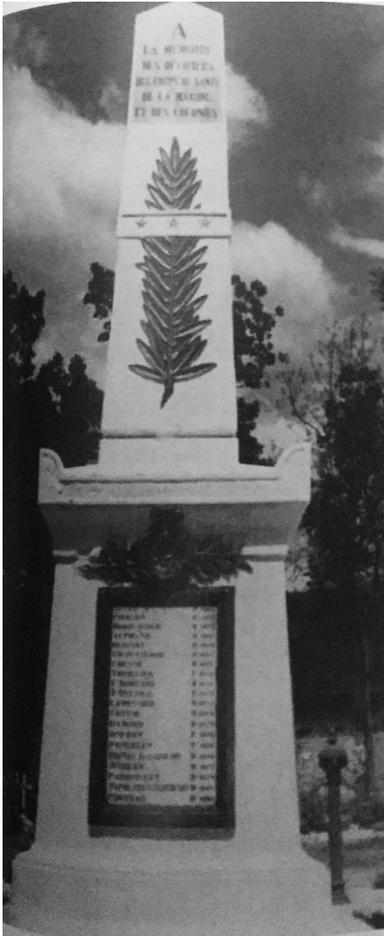
Faute d'informations et considérés comme morts, ils avaient été associés aux noms d'Asquasciati et de Loup. Celui de Rouvière avait aussi été effacé. Malheureusement lui n'est pas revenu. Porté disparu depuis 1950, il ne fut reconnu « Mort pour la France » qu'en 1956. Son corps n'a jamais été retrouvé.



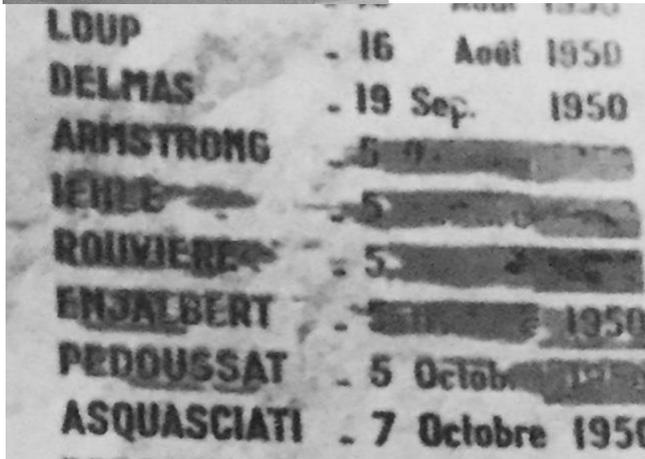
L'hôpital du camp n°1 (Jean Mader)

³ « Rapport sur l'activité du médecin capitaine Georges Armstrong du 3^e BCCP durant sa captivité au camp n°1 et

au Camp-Hôpital 128 au Nord-Tonkin de 1950 à 1954 » (C. Bondroit - Indo-Éditions, 2015).



Armstrong a été particulièrement affecté par la mort de 19 de ses compagnons de détention, mais encore plus par celle des médecins. Jean Loup, et Roger Asquasciati étaient ses camarades de promotion à Lyon et au Pharo ; avec Asquasciati, il avait sympathisé avec Paul Rouvière, venu de Santé navale.



En haut : monument aux morts des Corps de santé (1954, Saïgon) et en bas : détail

Avec de nombreux prisonniers libérés, il embarque sur « La Marseillaise » fin octobre 1954 pour arriver à Marseille le 18 novembre, d'où il était parti six ans plus tôt.

En fin d'année 1954 il est à nouveau cité à l'ordre de l'armée avec attribution d'une 3^e palme sur sa Croix de guerre TOE et promu officier de la Légion d'honneur : « Parachuté en octobre 1950, s'est particulièrement distingué au cours des combats qui se sont déroulés sur la RC4 en se dépensant sans compter auprès des nom-

breux blessés de son unité dans des conditions extrêmement pénibles sous le feu de l'ennemi. Fait prisonnier le 15 octobre 1950, a donné ses soins à ses compagnons de captivité au camp n°1 des officiers où il fut un exemple de dévouement, de conscience professionnelle, un guide moral pour tous, s'efforçant de réfuter les campagnes systématiques vietminh. Grâce à sa valeur morale reconnue, a été désigné pour être médecin de l'hôpital 128, le 2 décembre 1953. A continué dans ces fonctions à faire preuve des mêmes hautes qualités professionnelles, militaires et morales. A été libéré avec les derniers prisonniers malades ». Fidèle à la harangue en 1811 du Baron Percy aux chirurgiens sous-aides, le médecin capitaine Armstrong est allé « là où la Patrie et l'Humanité » l'ont appelé et aussi « au-delà des mers, toujours au service des hommes ».

Usé par ses 4 années d'épreuve, son état nécessitera une longue période de convalescence. Affecté en région parisienne au 3^e Régiment d'infanterie de marine puis au 23^e RIMa, Georges Armstrong terminera sa carrière en 1967 comme médecin lieutenant-colonel au dispensaire familial de Metz.

Marié tardivement, il vivra pendant quelques années dans l'Est avec son épouse, médecin elle aussi, avant de se retirer définitivement à Paris.

Discret et modeste mais attaché à l'esprit de ceux qui ont passé « la portière », il était devenu membre de plusieurs associations d'anciens parachutistes. Il avait été admis sans réserve au Club des chefs de section parachutiste au feu dès sa fondation en 1987. Promu Commandeur de la Légion d'honneur en 1995, Georges Armstrong est décédé le 6 novembre 2005. Il avait 89 ans.

Nombre de ses camarades l'accompagnaient lors de ses obsèques en l'église Saint François-Xavier, boulevard des Invalides à Paris. Le fanion de son « 3 », sorti de la salle d'honneur du 3^e RPIMa, héritier des traditions du 3^e BCCP, était là avec le médecin chef de ce régiment. Une délégation de médecins aspirants de la promotion 2002, avec leur fanion « Médecins des bataillons de la RC4 », lui rendait les honneurs. L'ancien « toubib » du 3^e BCCP en Indochine le méritait bien.

MG2s FM Grimaldi

Remerciements à Cyril Bontrois pour les photos (Crédit Indo Editions), à la famille de Jean Mader pour les dessins et à Pierre-Jean Linon pour le dossier militaire de Georges Armstrong.

Médecin militaire et œuvre humanitaire : Le médecin-lieutenant Guy Sangline et les enfants perdus d'Alger

Le 8 mai 1959, l'émission phare de l'information télévisée française « 5 colonnes à la Une » présentait un sujet intitulé : « *Le nouveau chemin de la vie - les yaouleds*⁴ » dans lequel étaient rapportées les démarches entre-

prises la nuit dans la casbah d'Alger par un médecin-lieutenant pour y récupérer dans les rues ou dans les bains maures de jeunes mineurs et les conduire dans un foyer d'accueil, afin de les protéger, les héberger et leur proposer instruction et avenir.

Cette œuvre s'inscrivait alors dans le cadre de l'Association pour

la formation de la jeunesse (AFJ) créée le 8 avril 1957 par madame Suzanne Massu, ancienne des forces sanitaires automobiles de la France libre et des forces sanitaires féminines du corps expéditionnaire français en Indochine, par ailleurs épouse du général Jacques Massu, commandant de la 10^{ème} DI puis du corps d'armée d'Alger. À l'origine, Suzanne Massu avait été sollicitée par un juge du tribunal pour enfants d'Alger, Ernest Tonneau, pour venir en aide aux enfants de la rue. Un foyer d'accueil « Foyer jeunesse » fut alors ouvert, en juin 1957, au 9 de la rue Koelchin, quartier de Bab-el-Oued, dans l'ancienne imprimerie du journal « Alger républicain », pour prendre en charge ces enfants de la casbah vivant de petits métiers (cireurs, porteurs...) ou de la mendicité. Pour encadrer ce centre d'accueil, du personnel militaire avait été mis en place, composé d'un sergent-chef parachutiste rescapé de l'attentat du « Milk Bar » en 1956, et de quelques appelés du contingent.



prises la nuit dans la casbah d'Alger par un médecin-lieutenant pour y récupérer dans les rues ou dans les bains maures de jeunes mineurs et les conduire dans un foyer d'accueil, afin de les protéger, les héberger et leur proposer instruction et avenir.

Le médecin-capitaine Sangline à Alger en 1959 (CDHA-Droits réservés, CDHA, dépositaire du fonds Sangline)

le 1^{er} août 1954 et reçu docteur en médecine le 16 décembre 1955. Sa thèse, consacrée à une « contribution à l'étude de la

C'est en 1958 que les rejoint le médecin-lieutenant Guy Sangline, alors en service comme médecin-chef de la base de transit d'Alger. Orienté vers cette œuvre par l'abbé Scotto, curé de Bab-el-Oued, d'abord bénévole pour les nuits et fins de semaines, il deviendra directeur pédagogique du centre. Né le 21 novembre 1927 à Hyères (Var), Guy, Marc Sangline s'engage le 15 octobre 1949 au titre de l'École du service de santé militaire de Lyon. Il est détaché auprès de la Faculté de médecine de Paris le 31 octobre 1951, nommé médecin auxiliaire

dissociation familiale, orientation et troubles de caractère et du comportement chez le garçon adolescent » montre déjà l'intérêt qu'il porte aux problèmes de la jeunesse. Médecin sous-lieutenant le 1^{er} janvier 1952, puis médecin-lieutenant le 1^{er} janvier 1954, il est affecté en Algérie où il sert au 29^{ème} bataillon de tirailleurs algériens, en Oranie et dans les Territoires du Sud. Muté à la base de transit militaire d'Alger le 1^{er} octobre 1957, il sera, pendant toute la durée de son activité humanitaire à temps plein, affecté à la 60^{ème} compagnie de quartier général de la 10^{ème} DP puis, à compter du 1^{er} janvier 1961, mis « hors cadre » au titre de la direction générale de l'action sociale de la délégation générale en Algérie, comme directeur des centres de jeunesse de l'AFJ.

Il est promu médecin-capitaine le 1^{er} juillet 1959. Ses notateurs indiquent « *âme d'apôtre tournée vers la jeunesse déshéritée par sentiment, a donné dans cette activité le meilleur de lui-même, payant sans arrêt de*

⁴ Consultable en ligne : www.ina.fr/video/CAF_910312014
« Le nouveau chemin de la vie - les yaouleds »

sa personne, presque jusqu'à l'épuisement⁵ » En effet, chaque soir, Guy Sangline, en tenue militaire, effectuait avec un sergent appelé et un militaire du rang appelé et interprète d'arabe la tournée des bains maures afin d'identifier et récupérer des mineurs qui y sont hébergés pour la nuit moyennant rémunération, dans le dénuement et la promiscuité. Ils sont transférés dans le centre d'accueil pour bénéficier d'une douche, d'un repas et d'une nuit en dortoir, avant que ne soient proposés, si le jeune l'accepte, un retour régulier au foyer, de l'enseignement et de la formation. Cette action a été fort médiatisée à l'époque, notamment par l'émission « 5 colonnes à la Une » mais aussi par la presse nationale (*Le Figaro* du 15 juin 1959 : « *La casbah des enfants perdus* »).

En janvier 1960, Suzanne Massu, suivant son mari muté aux FFA, quitte Alger. L'association pour la formation de la jeunesse demeure active, avec son centre de la rue Koechlin (82 lits pour jeunes de 14 à 17 ans), de la rue Bab-el-Oued (ancienne droguerie, 36 lits pour jeunes de moins de 16 ans) et dans un ancien commissariat de police du quartier (20 lits). Un autre centre est même ouvert à Cheragas (banlieue Ouest d'Alger) avec un internat complet, une école primaire et trois ateliers de formation.

Toutes ces activités vont cesser en 1962, après avoir bénéficié à environ 800 jeunes, mais vont se poursuivre en Métropole : l'association avait mis en place des colonies de vacances pour ses jeunes bénéficiaires dès 1960, à Pau tout d'abord (caserne Bernadotte) puis au château de Planterose à Moumour, près d'Oloron-Sainte-Marie (Pyrénées-Atlantiques). Le médecin-capitaine Sangline en était alors, l'été, le directeur. Ultérieurement, un certain nombre d'enfants et d'adolescents resteront en métropole après l'été 1961, ou y seront transférés après le cessez-le-feu. Ils y seront rejoints en novembre 1962 par des enfants de harkis. L'association, après une première fusion en 1966 avec une autre association œuvrant dans le même périmètre de protection de la jeunesse, prendra en 2012 le nom d'« association pour la jeunesse, l'innovation et la réinsertion » (AJIR).

8 Pays d'A

BOUC-BEL-AIR

"Le Doc", une vie bien remplie, un départ discret

Le docteur Guy Marc Sangline, que beaucoup appelaient "le Doc" est décédé mardi dernier paisiblement durant son sommeil.

Cet ancien médecin militaire, bien connu des Boucains, est arrivé sur la commune en 1978. Combattant en Algérie, médecin-chef en psychiatrie de l'enfance, il s'est très vite investi dans le scoutisme boucain. Nommé chef du groupe Scouts de France Saint-André à Bouc en 1982, il en a assuré le fonctionnement jusqu'en 1995, portant les effectifs à leur apogée avec plus de 120 scouts. Nombre de jeunes et leurs parents ont partagé avec lui nombre d'aventures, de camps, "d'opérations calendriers", de séances d'emballage de cadeaux, de kermesses, sans oublier les voyages scouts en Afrique qui ont abouti au jumelage de la paroisse de Bouc avec le Burkina Faso et le Bénin. Élu conseiller municipal de 1989 à 1995, il a participé à la création du bureau local de la mission locale du Pays d'Aix.

Après des études à l'École du service de santé militaire de Lyon, il a servi dix-sept années sous les drapeaux, dont six en Algérie où il a été blessé lors d'une embuscade. Là-bas, il a œuvré en faveur des enfants orphelins sous le commande-

ment du général Jacques Massu avec qui il a créé le centre de jeunesse d'Alger. Puis, il a embrassé une carrière en psychiatrie de l'enfance dans le Nord de la France, puis à Aix, Martigues, Istres et sur le pourtour de l'Étang de Berre.

Homme d'action et éducateur de jeunes, épris de justice et d'humanité, tenace et discret, son autorité naturelle et son sens de l'organisation lui ont permis de mener de front sa carrière, son engagement scout et sa vie personnelle à la tête de sa famille de six enfants. En 1995, il avait choisi de s'installer dans les Pyrénées et d'y retrouver les anciens orphelins d'Alger ramenés en 1962 et confiés à une association soutenue par le général Massu.

Il y est resté jusqu'en 2007 avant de revenir en pays d'Aix pour se rapprocher de sa famille. Toujours attentif aux autres, à l'écoute des détresses d'enfants et de parents, il a marqué des générations de jeunes et permis à certains de trouver un sens à leur vie. Il s'est éteint paisiblement le 8 août à Cabriès, entouré des siens.

Les funérailles auront lieu vendredi 18 août à 14h30 en l'église de Bouc-Bel-Air. Il reposera ensuite dans le petit village d'Isches, dans les Vosges, qu'il aimait tant.

M.D.



Guy Marc Sangline, dit "le Doc", s'est éteint laissant derrière lui de nombreux et beaux souvenirs aux Boucains. /PHOTO DR

Article de presse (*La Provence*, 2007)
paru lors du décès de Sangline

⁵ Notation pour l'année 1958

Le médecin-capitaine Sangline, pour sa part, rejoint Paris en 1961. Il quittera l'armée en mars 1965. Après une carrière civile qui sera complétée par de nouvelles activités au service de la jeunesse, et notamment du scoutisme, il décèdera en 2007, à 89 ans. Il laisse un manuscrit « *Mes enfants des rues d'Alger* », écrit en 1967, conservé par le CDHA⁶ à Aix-en-Provence, et dédié à Madame Massu.

Colonel (H) Jean-Pierre Capel

Bibliographie

- 1 - Guy Sangline : « Une remarquable initiative de Madame Massu : A la recherche des enfants perdus » - Mémoire vive N° 54, 2013 (revue du CDHA)
- 2 - M. Faivre : « L'action sociale de l'armée en faveur des musulmans (1830-2006) ». L'Harmattan, 2007
- 3 - Yves Denéchère : « Les enfants de Madame Massu - Œuvre sociale, politique et citoyenneté pendant et après la guerre d'Algérie, 1957-1980 ». Revue d'histoire moderne et contemporaine- N° 64-3, 2017.
- 4 - Marc Desaphy : « L'aventure algérienne dans l'ombre du Général Massu » - Editea, 2012

Paul Wittgenstein et Maurice Ravel, la Grande Guerre...

Mobilisé dans les armées de l'Autriche-Hongrie, lors d'une offensive en Pologne contre les Russes, Paul Wittgenstein est blessé au coude droit en 1916 : il est amputé par un praticien russe et envoyé en Sibérie dans un camp de prisonniers. Virtuose international, il refuse d'abandonner piano et carrière. Il est né le 11 mai 1887 à Vienne. Ses parents sont mélomanes et mécènes : le père, grand industriel, est tyrannique, la mère est effacée (1). Chez eux, Paul rencontre Brahms, Mahler, Shoenberg et Richard Strauss avec lequel il joue en duo. Cette famille richissime, faite de surdoués excentriques et tragiques, juive⁷ convertie au catholicisme, vit des drames : trois de ses cinq garçons se suicident (Karl sur le front pour éviter d'être fait prisonnier) ; des trois filles, deux se marient, leurs époux sombrent dans la folie, l'un se suicide. Le seul et réel moyen de communication dans cette famille était la

musique : ils aimaient jouer tous ensemble. Les deux cadets, Paul et Ludwig, sont entrés dans la gloire, résistant à leurs longues tendances suicidaires : le second (pour l'anecdote, il fut condisciple de Hitler au lycée) est l'un des grands philosophes du XXème siècle, spécialiste des mathématiques et de la logique ; devenu mystique et obscur instituteur aux méthodes brutales, il se dépouilla de son héritage (les investissements américains avaient préservé la famille de la ruine après la Grande Guerre) au profit de sa fratrie, estimant que donner aux pauvres... risquait de les corrompre, alors que donner aux riches ne changeait rien !!! (*sic*) Il était un proche du philosophe britannique Bertrand Russel.

Voici donc Paul, soldat reconnu d'un grand courage, enfermé dans le pavillon des invalides de son camp ; les conditions effroyables sont celles des romans de Tolstoï ou Dostoïewski. Une obsession le tient :

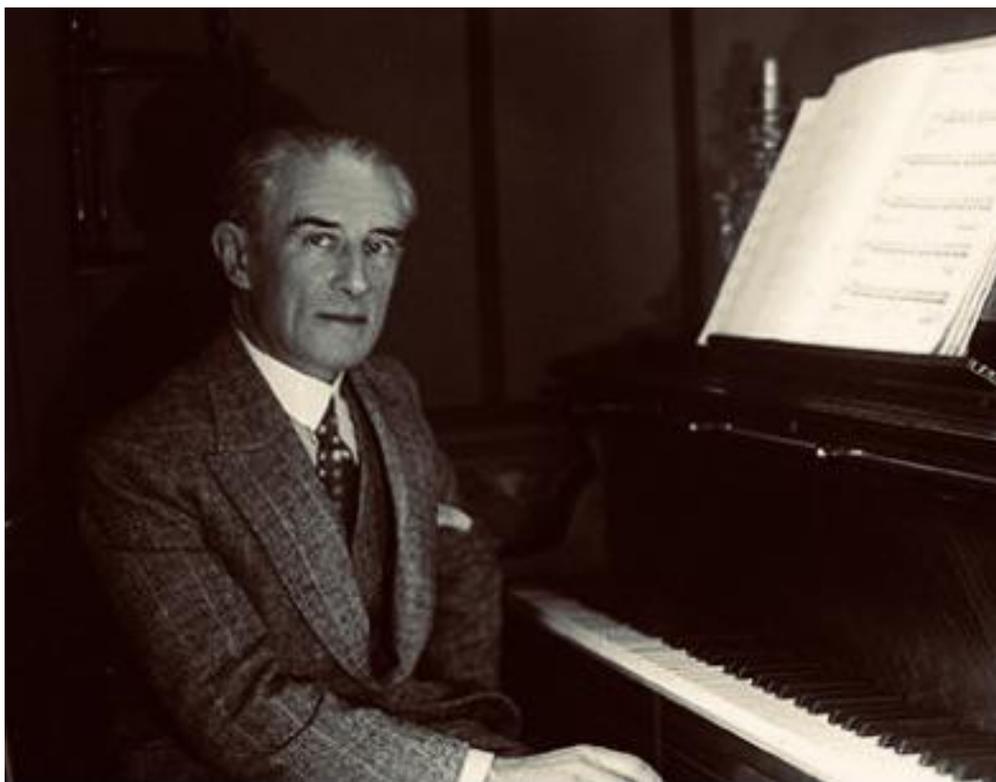


Paul Wittgenstein (droits réservés)

étisse ... le régime emportait en échange la partie de la fortune familiale placée en Suisse

⁶ Centre de documentation historique sur l'Algérie (CDHA), Aix-en-Provence, dépositaire du fonds « Sangline »

⁷ Trois grands-parents juifs faisaient d'elle une famille juive à part entière selon les lois de Nuremberg mais Hitler la déclara "métisse" ce qui la fit échapper aux camps d'extermination car...



Maurice Ravel (droits réservés)

Comment jouer de sa seule main gauche la mélodie et l'accompagnement d'une partition ? Il s'exerce... sans piano ! Une caisse en bois en fait office ; évidemment sans le son, à la différence du violoncelle bien vivant de Maurice Maréchal dans sa tranchée (2, 3) fabriqué avec le bois d'une caisse de munition allemande et baptisé « Poilu ». Malgré ses doigts gelés, Paul pianote à longueur de jour du Chopin qu'il connaît par cœur, s'exerçant à des trouvailles techniques les plus astucieuses. Intelligence de l'abstraction, il imagine un mouvement combiné du pied sur la pédale (qu'il n'a pas) et du poignet pour faire sonner des accords impossibles à un non-mutilé... Dès son retour de captivité il se met au clavier. Entre les deux guerres, il multiplie les concerts, fascine les auditeurs. Tous se délectent, il n'y pas d'autre mot, du spectacle de ce bras unique dont la main, avec une rapidité folle, couvre le registre des mains droite et gauche : les *fortissimo*, prouesse physique étonnante, font merveille.

Il commande à de grands compositeurs, des œuvres pour main gauche. Il se brouille avec la plupart jugeant leur contribution « injouable » (Hindersmith), « incompréhensible (...), je ne le jouerai pas » (concerto de Prokofiev), « sur-orchestré » (Richard Strauss, ami de sa famille, on l'a vu). On dénombre près de 40 œuvres composées pour Paul Wittgenstein par plus d'une vingtaine d'auteurs.

La plus célèbre est demandée à Maurice Ravel, en 1929 : le *Concerto pour main gauche*. Exempté de service militaire pour raison de santé, Ravel avait fait des pieds et des mains pour être mobilisé : « Son corps était si léger qu'en 1914, désireux de s'engager, il tenta de persuader les autorités militaires qu'un pareil poids serait justement idéal pour l'aviation » s'amuse Echenoz (4). Enfin reconnu apte, en mars 1915 il est affecté à Barle-Duc au service automobile et conduit...des camions ! Puis en avril 1916 à l'Ambulance 13, plus proche du front et de l'hôpital de campagne du châ-

teau de Monthairons où il retrouve un piano. Soudain malade, puis opéré, ensuite effondré par la mort de sa mère, Ravel est réformé en juin 1917. Au front, il a eu le temps de composer *Le Tombeau de Couperin*, dédié à ses camarades tombés au Champ d'honneur.

Au tout début des années 30, Ravel compose donc pour Wittgenstein le tragique *Concerto pour main gauche* (l'une des œuvres du répertoire les plus difficiles) et presque en même temps le *Concerto en sol*, si gai. Le *Concerto pour main gauche* est d'un seul tenant et d'un seul mouvement (les puristes en décèlent trois), ramassé sur dix-sept minutes. Ravel ne veut pas donner à son œuvre une impression de « minceur », faute de main droite. Il en calque le style sur les concertos traditionnels et s'inspire des études pour main gauche de Saint-Saëns et du concerto n°2 de Liszt.

Cuivres et percussions, cordes et bois sont à l'honneur, ensemble face au piano héros de la tragédie. Les premières mesures – contrebasses et sonorités les plus graves des violoncelles, contrebasson, bassons – rendent l'ambiance sinistre, et même noire. L'illustre Marguerite Long (5) insistait sur le rôle essentiel du pouce dans la mélodie, secondé par le bloc des autres doigts, et du travail latéral du poignet ou des muscles propres de la main (rappelons-nous Wittgenstein pianotant sur sa caisse). Entreprise ardue, la course de la main gauche s'affole des graves aux aigus ; elle occupe le territoire de la droite maintenue sur le genou de l'interprète ; elle fuit les embûches techniques et

auditives, bouleversantes, dont un inattendu air jazzy – un peu comme dans le *Children's corner* de Claude Debussy ; elle résiste au clavier qui la happe, prémonition de son issue fatale, pilonnée par le tintamarre guerrier des percussions, final époustouflant.

L'oreille y entend le monde mutilé par la Grande Guerre et courant à sa perte... « *Tout ici est grandiose, monumental, à l'échelle des horizons flamboyants, des monstrueux holocaustes où se consomment les corps et s'engloutit l'esprit, des vastes troupeaux humains grimaçant de souffrance et d'angoisse* », écrit encore Marguerite Long (5). Vu la rapidité époustouflante avec laquelle

Wittgenstein déplace ses doigts sur le clavier (1), l'œuvre est à sa hauteur. Or il la modifie pour la mettre à son goût ! Il la crée à Vienne en l'absence de Ravel, le 5 janvier 1932. Ravel assistera pourtant à la (re)création par Paul Wittgenstein d'une version terriblement arrangée pour deux pianos, à Vienne en novembre 1931. « *Je suis un vieux pianiste et cela ne sonne pas* », déclare Wittgenstein pour défendre ses altérations de l'œuvre. Ravel réplique : « *Je suis un vieil orchestrateur et cela sonne !* »

À la fin des six ans de l'exclusivité accordée au dédicataire, le concerto est joué en France dans sa version originale (19 mars 1937), avec Charles Münch à la baguette et Jacques Février au piano. Malade, Ravel est absent. Jamais il n'entendit son concerto. L'interprétation de Wittgenstein est aujourd'hui considérée comme maladroite (1). Il aura un repentir tardif : « (...) *Ce n'est que plus tard, après avoir étudié le concerto pendant des mois, que je commençai à en être fasciné et que je réalisai de quelle grande œuvre*

il s'agissait. » Pris par les déchirements entre héritiers, interdit de représentations publiques, du fait de ses origines juives, Wittgenstein quitte l'Autriche en 1938 pour les États-Unis. Devenu citoyen américain en 1946, il y demeure le reste de sa vie, se consacrant

à l'enseignement. Il décède le 3 mai 1961. Ravel, lui, était mort le 28 décembre 1937 au décours d'une intervention chirurgicale de Clovis Vincent pour une possible tumeur cérébrale.

à Paul Wittgenstein

CONCERTO

pour la main gauche

Réduction de l'Orchestre par l'Auteur MAURICE RAVEL

Lento (♩ = 44)

PIANO SOLO

The image shows a page of a musical score for the left hand of Maurice Ravel's Concerto. It features a piano solo part and a reduction of the orchestra. The tempo is marked 'Lento' with a quarter note equal to 44 beats per minute. The score is in 4/4 time and includes dynamic markings like 'ppp' and 'p'. There are also some performance instructions like '8^e basse' and '8^e b.'.

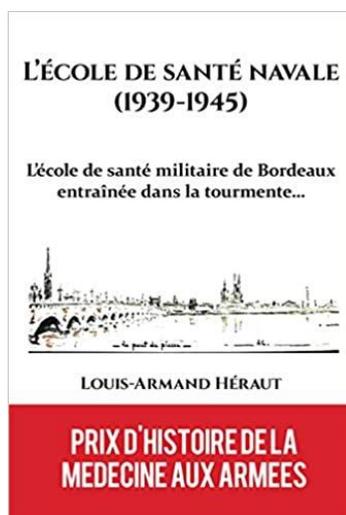
Premières mesures de la partition du concerto pour main gauche de Maurice Ravel, dédié à Paul Wittgenstein, comme indiqué en haut de page (droits réservés)

François Eulry

Références

- 1) Alexander Waugh : *Les Wittgenstein, une famille en guerre*. Éditions Perrin, 2011.
- 2) Luc Durosoir et Jean-Pierre Guéno : *Maurice Maréchal et Lucien Durosoir, deux musiciens dans la Grande Guerre*, Taillandier, 2005.
- 3) *Mon violon m'a sauvé la vie ; destins de musiciens dans la Grande Guerre*. Éditions LienArt, 2015, catalogue de l'exposition éponyme, Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux (20 juin-31 décembre 2015), Georgie et Luc Durosoir commissaires.
- 4) Jean Echenoz, *Ravel*, éditions de Minuit, 2006.
- 5) Marguerite Long : *Au piano avec Maurice Ravel*, Textes réunis et présentés par le professeur Pierre Laumonier – G. Billaudo éditeur, 1971.

Prix 2020 d'Histoire de la médecine aux armées



Il vient d'être décerné au **médecin en chef (h) Louis-Armand Héraut**, ancien médecin des Troupes de marine, pour son livre : ***L'École de santé navale (1939-1945)***, sous-titré *L'école de santé militaire de Bordeaux entraînée dans la tourmente*. Édité à compte d'auteur, on le trouve sur *Amazon*. Il est référencé à la Bibliothèque nationale (ISBN 9 782957 378401).

Il est référencé à la Bibliothèque nationale (ISBN 9 782957 378401).

L'auteur et son livre

Enfant de Gascogne, Louis-Armand Héraut est entré en 1957 à l'École de santé navale. En 1963, après son stage au Pharo, il sert à Ouagadougou dans le cadre de la coopération avec la jeune armée voltaïque, un premier séjour plein de péripéties. En 1967, au Val-de-Grâce, il passe l'oral de l'assistantat de médecine et rejoint sans délai l'hôpital A. Sicé à Pointe noire au Congo où il est chargé des services de médecine indigente (70 lits) et de pédiatrie (80 lits). En 1970 il est à Dakar, assistant coopérant au CHU de Fann, dans le service de Henri Colomb où le médecin commandant Paul-Louis Girard l'initie à l'électroencéphalographie. En 1972, sur intervention du Professeur Pierre Juillet, il est affecté au Val-de-Grâce dans le service du Professeur Pierre Lefebvre. Reçu au premier concours militaire de neurologie (le SSA formait jusqu'alors des neuropsychiatres), à la suite du départ inopiné du titulaire du service de neurophysiologie clinique du Val-de-Grâce, il en prend la direction. En collaboration étroite avec le service du Professeur Cathala à la Salpêtrière, il y développe l'électromyographie et introduit les explorations par les potentiels évoqués (visuels, somesthésiques et auditifs). En 1982, il quitte l'armée pour créer à Bordeaux un laboratoire d'explorations fonctionnelles du système nerveux et assure au CHU dans le service du Professeur Jacques Sénégas la surveillance électro-physiologique des interventions chirurgicales sur le rachis. En 2003 il prend sa deuxième retraite et renoue avec le Val-de-Grâce où il retrouve ses camarades. Dès

lors il se consacre, par divers écrits, à la mémoire du Service de santé des troupes coloniales.

Dans le présent ouvrage L-A. Héraut rend hommage à son « alma mater » qui aurait pu disparaître en 1943. En effet, à la suite de la défaite militaire de juin 1940, l'école s'était repliée à Montpellier. Hébergée à la cité universitaire, elle y mena une existence relativement sereine jusqu'au débarquement anglo-américain du 8 novembre 1942 en Afrique du Nord à la suite duquel les Allemands occupèrent la zone libre. La flotte française de Toulon se saborda. Expulsée sans ménagement de la cité universitaire, l'École trouva un refuge précaire dans un asile d'aliénés. En 1943, le désarroi était total. Certains élèves démissionnèrent, certains rejoignirent la Résistance, d'autres passèrent en Espagne, d'autres partirent en Allemagne pour assurer la relève médicale des médecins prisonniers de guerre, d'autres encore, rendus à la vie civile, furent envoyés au STO ... Tous vécurent dans l'angoisse d'un avenir incertain. Le retour à Bordeaux, en septembre 1943 fut accompagné de conditions qui auraient pu être déshonorantes si elles n'avaient adroitement été rendues caduques en juin 1944 par la direction de l'école. Après les débarquements de Normandie et de Provence, les élèves prirent leur part dans la lutte contre l'Allemagne nazie. Ceux présents en Allemagne assistèrent aux derniers moments apocalyptiques du troisième Reich ; ils participèrent au rapatriement des prisonniers de guerre et donnèrent leurs soins aux déportés rescapés des camps de concentration. La guerre était finie, celle d'Indochine allait commencer.

Pour écrire ce livre illustré d'une iconographie originale, L-A Héraut a puisé dans les archives militaires conservées à Rochefort-sur-mer, dans les écrits et dans les entretiens qu'il a eus avec ceux qui avaient traversé cette période particulière ; le dernier a disparu en 2018.

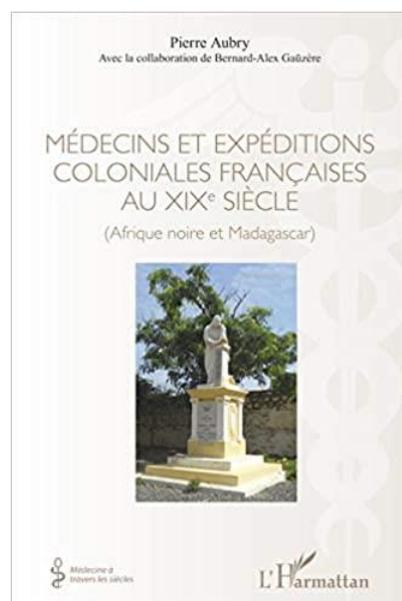
Le coup de cœur de la rédaction

C'est bien plus qu'un livre d'histoire, c'est un véritable document qui retrace l'aventure de l'École principale du service de santé de la marine, créée en 1890, pendant la Seconde Guerre mondiale : tentative de fuite vers Casablanca (juin 1940) ; puis refuge à Montpellier pendant trois ans. Elle s'y loge dans la Cité universitaire, en est chassée en septembre 1943 et gagne un asile d'aliénés (Font d'Aurèle) avant de retourner à Bordeaux en octobre 1943, hébergée dans une école primaire. Dans l'intervalle, certains élèves ont démissionné, d'autres ont été désignés pour « La relève » de médecins prisonniers en Allemagne ou pour le STO (service du travail obligatoire) ou rejoignent la Résistance ; dix élèves sont qualifiés de réfractaires et condamnés

comme déserteurs en temps de guerre. La lecture de ce document clair et riche d'informations est facilitée par des témoignages précieux, de nombreuses illustrations, en particulier des photographies, dont celles de certains élèves, des reproductions de documents officiels, des schémas précis. L'histoire, présentée année par année, est vivante et facile à suivre. Une lecture argumentée et passionnante. Qu'on nous permette à cette occasion l'évocation émue d'André Fontayne (1922-2018), beau-père de l'un de nous (OF, bulletin de l'ASNOM, 2019), natif de Montpellier et entré à l'école (concours 1941) repliée dans sa ville. Comme ses 13 camarades de promotion, il échappe au STO. Il retourne à Bordeaux à l'automne 1943, puis entre au maquis à l'été 1944, avant de rejoindre l'armée de Lattre de Tassigny (citation à l'Ordre de la brigade). Rappelé à Bordeaux, il participe aux combats de la poche de Royan ; sa division étant envoyée d'urgence en Alsace, il est blessé en portant secours en janvier 1945, soigné, puis expédié à Villefranche-sur-Mer en vue de l'offensive sur Turin. Il y apprend la fin de la guerre. Il sera cité à l'Ordre de la division en décembre 1945.

Lu pour vous

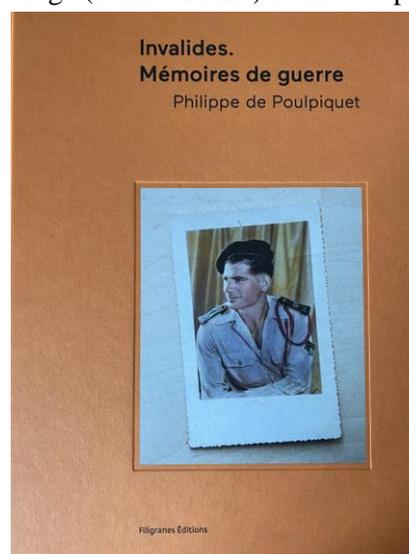
Pierre Aubry, avec la collaboration de Bernard-Alex Gaüzère : « **Médecins et expéditions coloniales françaises au XIX^e siècle (Afrique noire et Madagascar)** », éditions *L'Harmattan*, 2020 : voici le rival malheureux du livre primé cette année ; départager les deux finalistes (les tours précédents les avaient rapidement identifiés) ne fut pas facile. C'est un livre signé lui aussi d'un illustre élève de l'École de Santé navale, médecin des



hôpitaux des armées, professeur agrégé du SSA, titulaire de la chaire de médecine tropicale au Pharo, gastro-entérologue. Il nous ramène à ce temps que la bien-pensance actuelle ne voudrait que honteux,

celui de la colonisation et de Jules Ferry. Il relate l'histoire de ces expéditions où l'on croise, entre autres, Savorgnan de Brazza ou Galiéni : le rôle des médecins, ceux de marine puis ceux des colonies, y est développé ; ils servent auprès des troupes françaises et des populations locales. Plusieurs sont morts lors des combats ou victimes des épidémies. De nombreux encarts dressent leur portrait, précis et émouvant. Un ouvrage passionnant qui balaie les idées à la mode pour peu que l'on se donne la peine de juger les faits à l'aune de l'époque plutôt qu'à celle de la période contemporaine : c'est le devoir d'un historien digne de ce nom : il est ici parfaitement rempli.

Philippe de Poulpiquet : « **Invalides. Mémoires de guerre** », *Musée de l'Armée et Filigranes Éditions*, 2020 : rédigé sous la direction d'Anthony Petiteau et à la demande du musée l'armée, cet ouvrage (format 21x27) réunit des photographies poi-



gnantes de pensionnaires des Invalides, tous grands blessés de guerre, combattants ou victimes civiles, et de personnels qui leur sont si dévoués.

Certains tirages ont été présentés au public lors de l'exposition

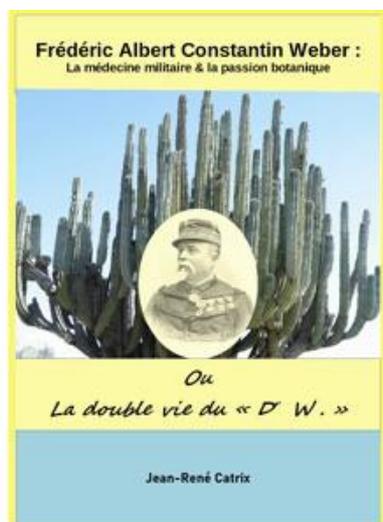
éponyme (musée de l'armée, 19 septembre 2020 – 3 janvier 2021) sur les grilles de l'Institution nationale des invalides, au 6 du boulevard des Invalides, Paris (VII^eme). Une notice biographique soignée accompagne les photographies de très haute qualité de chaque personnage de cet album. D'autres textes, tout aussi émouvants et indispensables à l'Histoire, sont signés Christophe de Saint-Chamas, général de CA, gouverneur des Invalides ; Michel Guisset, médecin général inspecteur, directeur de l'Institution nationale des invalides ; Ariane James-Sarazin, directrice adjointe du musée ; Joël Coste, professeur à l'École pratique des hautes études ; Philippe de Poulpiquet, photographe, grand reporter ; Alexis Jenni, écrivain, prix Goncourt 2011 (pour l'excellent *L'art français de la guerre*). Un livre original par sa conception et son sujet, profondément humain, destiné à tous les publics, et d'abord celui de

nos plus jeunes, tant sa pédagogie est exemplaire et respectueuse de ces héros.

François Eulry

Jean-René Catrix, « Frédéric Albert Constantin Weber : la médecine militaire et la passion botanique, ou la double vie du Docteur W. » :

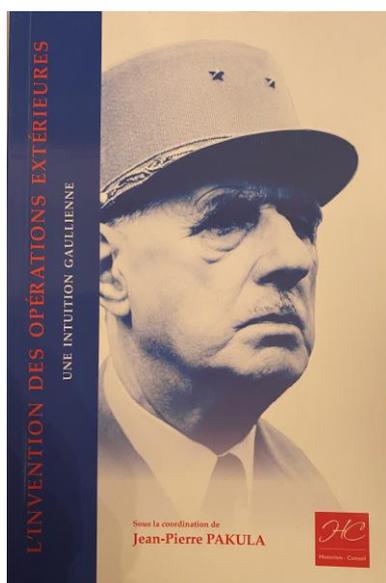
très intéressant ouvrage paru en ligne uniquement, à propos d'un de nos grands Anciens qui servit en métropole et outre-mer, et fut directeur de l'École d'application de médecine et pharmacie militaire au Val-de-



Grâce (1890-91). Il fut un botaniste reconnu. L'auteur est reconnaissant à l'AAMSSA et à la SEVG de lui avoir fourni les renseignements nécessaires. On peut lire en ligne cet ouvrage étonnant sur une passion et un médecin général originaux, en ouvrant ce lien : https://www.cactuspro.com/biblio/fr:catrix#frederic_albert_constantin_weberla_medecine_militaire_la_passion_botanique_ou_la_double_vie_du_dr_w

Jean-Pierre Capel

Jean-Pierre Pakula (sous la coordination de) et sous



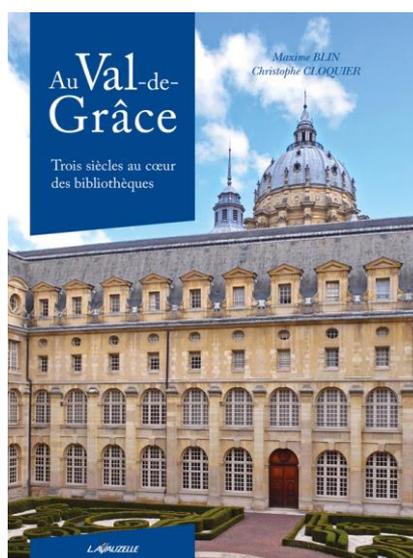
la direction de *Hélène de Champchesnel* : « **L'invention des opérations extérieures, une intuition gaulleuse** », *Éditions Historien-Conseil*, 2020 : voici un ouvrage important ; il a été rédigé à la demande de l'Association nationale des participants aux opérations extérieures

(ANOPEX) dont JP Pakula (colonel honoraire, Armée de terre) est le président très actif (Hélène de Champchesnel n'apparaît pas comme auteur sur la première de couverture). L'édition a été soutenue par le ministère des Armées et la Fondation Charles de Gaulle (à l'occasion de la commémoration du 50^{ème} anniversaire de la mort du Général). S'y ajoute le partenariat de la mutuelle d'épargne, retraite, prévoyance (Fondation CARAC) et de la mutuelle UNEO. Ce livre très riche d'informations tire sa source essentielle d'une base de données sur les OPEX menées depuis 1963 et d'une riche bibliographie. Il comporte deux parties : celle de l'élaboration de la doctrine gaulleuse et la naissance des OPEX (3 chapitres) et une seconde, où les OPEX sont placées dans la fidélité à l'héritage gaulleux comme dans l'adaptation aux contingences géopolitiques (trois chapitres). C'est en réalité l'adaptation au grand public de la croisée d'études sur de Gaulle et le gaulleux d'une part, la genèse et l'histoire des OPEX d'autre part. Ce qui rend la lecture particulièrement attrayante, outre la présentation et la clarté des exposés, c'est la combinaison adroite de l'Histoire de de Gaulle comme du gaulleux, et de l'évolution géopolitique du monde où les OPEX apparaissent comme l'arme ultime de défense du monde libre et des plus faibles, malgré les zones d'ombre ou floues, par exemple ce qu'on appelle « La Françafrique ».

François Eulry

Ouvrage à paraître

Maxime Blin, Christophe Cloquier : « **Au Val-de-Grâce. Trois siècles au cœur des bibliothèques** », *éditions Lavauzelle*, 1^{er} trimestre 2021. Au cœur du



5^e arrondissement de Paris, placées au centre des préoccupations, depuis l'abbaye bénédictine royale jusqu'à l'École du Val-de-Grâce, la bibliothèque et ses collections ont toujours fait la fierté de ses utilisateurs. Dans un environnement minéral et végétal, elles offrent des conditions propices à l'étude, la recherche ou la réflexion. Accessibles à

tous, elles sont autant tournées vers le passé que le présent ou l'avenir du service de santé des Armées.

Les auteurs proposent une immersion inédite qui permettra au lecteur de plonger dans plus de trois siècles d'histoire. Des ouvrages personnels d'Anne d'Autriche et des religieuses aux publications médicales et paramédicales les plus récentes, ils dévoilent l'histoire mais aussi les coulisses des locaux, des personnels et des grands donateurs. Ainsi, ils prennent place dans l'enjeu essentiel que chaque génération se doit de relever, à savoir la conservation, la transmission et la valorisation d'un patrimoine.

Ce livre, richement illustré de documents inédits, offre un nouvel éclairage sur le monde des bibliothèques de l'Ancien régime à nos jours. Il est le résultat d'une enquête au cours de laquelle les auteurs ont dû croiser les informations issues des archives, des catalogues, des correspondances, des inventaires mais aussi les traces laissées sur les documents eux-mêmes, les *unica* et leurs particularités : armoiries, cotes anciennes, estampilles, étiquettes, *ex-libris* et notes manuscrites.

Cet ouvrage a reçu le soutien financier de l'École du Val-de-Grâce, d'Elsevier et de la SEVG.

La rédaction

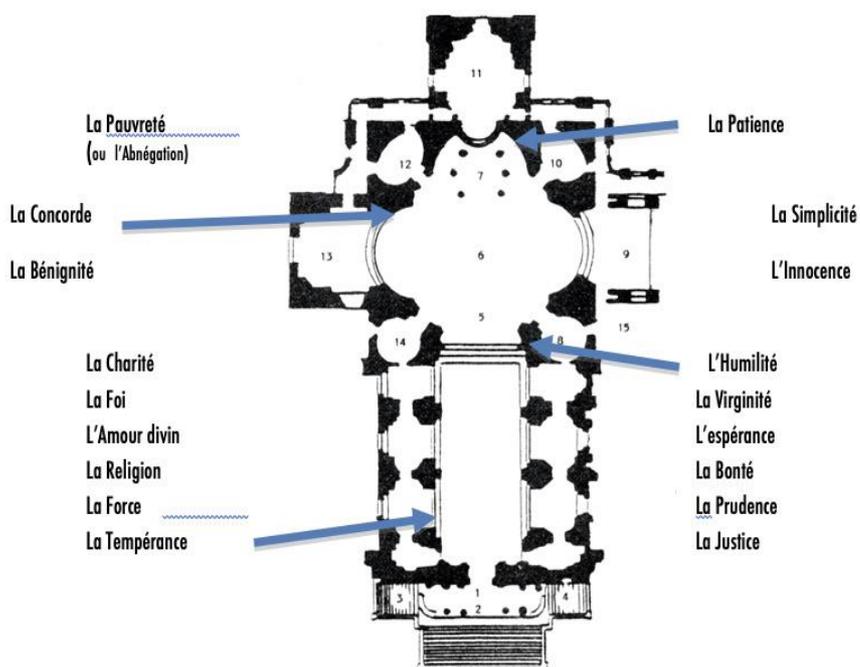
Connaissance de l'Église du Val-de-Grâce :

les quatre Vertus cardinales

Dues au talent de Michel Anguier qui les sculpte dans les années 1665 à 1667, les figures des **quatre Vertus cardinales** ornent les arcades de la première travée de la nef. A droite en entrant dans l'église, *La Justice* couronnée d'un diadème avec une balance et un cœur qui conforte l'idée de charité royale ; *La Prudence* se contemple dans un miroir en se détournant d'un crâne qui exprime la vanité des choses humaines ; et à gauche, la Tempérance tient un vase et un mors ; *La Force* en armure, adossée à une



Ci-dessus à gauche la Prudence, à droite la Force



colonne, couverte d'une peau de lion, tient une massue. Dans les arcades suivantes sont représentés **les Vertus théologiques** - *La Foi*, *L'Espérance* et *La Charité* - qui selon le discours croyant sur Dieu, doivent guider les hommes.

Après le concile de Trente (1545-1563) et la Contre-Réforme, cette symbolique religieuse s'enrichit. César Ripa augmente le nombre des vertus et précise leur description en 1591.

Elles ornent les rampants des arcades dans l'ordre détaillé sur le plan ci-contre : *La Bonté* avec son pélican qui, croyait-on au Moyen-Âge, s'ouvre les entrailles pour nourrir ses petits. Cet oiseau évoque la générosité d'Anne d'Autriche à l'égard des moniales. Il est représenté quatre fois dans l'ex-abbaye royale. *La Virginité*, avec un lis et un

agneau ; *L'humilité* qui repousse un ange lui présentant une couronne ; *L'Innocence* accompagnée d'un agneau ; *La Patience*, mains jointes ; *La Pauvreté*



La Charité, allaitant un enfant et tenant son cœur à la main

misérablement vêtue ; *La Concorde* et *La Bénignité* *La Charité* ; *La Foi* tenant les tables de la loi foule aux pieds l'Erreur ; *L'Amour divin*, ailé, les mains jointes ; *La Religion* avec une palme, le frontispice d'un temple en arrière-plan. *L'Espérance* tient une étoile et presse sa poitrine.

Selon Emile Mâle, « c'est la nef et le chœur du Val-de-Grâce qui nous offre, aujourd'hui, en France, la série la plus complète, sinon la plus fidèle des figures de Ripa » (in *L'art religieux après le concile de Trente - 1898*).

MGI(2s) Maurice Bazot

COTISATION 2021

Le montant demeure fixé à 35 euros (trente-cinq), information destinée à tous, y compris ceux qui, par distraction, sont restés au précédent montant de 30... (vote à l'AG de janvier 2019).

Merci de votre compréhension et de votre fidélité.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2021

Avis aux adhérents

L'assemblée générale 2021 de l'AAMSSA statuant sur les comptes de 2020, qui devait se tenir le 27 janvier dernier, a dû être reportée en raison de la situation sanitaire. Sous réserve de l'amélioration de celle-ci, une nouvelle date de principe a été fixée au jeudi 27 mai 2021, à 14 H 30, amphithéâtre Rouvillois de l'École du Val-de-Grâce. Comme pour le report, une information sera transmise en temps opportun aux membres par le biais du site internet « aamssa.fr » et par envoi informatisé ou postal de la nouvelle convocation

Collections du musée du SSA :

L'album du Camp de Châlons

Les collections photographiques du musée du SSA comptent de nombreux ensembles et albums. L'un des plus remarquables est l'*Album du camp de Châlons* réalisé par Gustave Le Gray.

En 1857, Napoléon III décide la création d'un camp d'entraînement militaire. Un terrain de 10 000 hectares est choisi à proximité de Châlons-sur-Marne et le camp est inauguré le 30 août 1857. Onze grandes manœuvres y ont lieu la même année, annoncées et commentées dans la presse. L'Empereur souhaite en effet donner une image forte de son armée et reconquérir la sympathie des Français, éprouvés par les différentes guerres qu'il a menées à l'étranger. Le public nombreux – jusqu'à 30 000 personnes en un jour – vient admirer les évolutions de la Garde impériale en grand uniforme et assiste à la messe. Il peut y apercevoir le couple impérial et les hautes personnalités invitées : ministres et maréchaux de France, le duc de Cambridge, le roi de Suède, les ambassadeurs du roi de Siam...

Napoléon III souhaite offrir à ses officiers les plus proches un album-souvenir des manœuvres et de la vie au camp. Il fait appel à Gustave Le Gray, un des pionniers de la photographie et l'inventeur de différents procédés négatifs. Ce photographe célèbre a dès 1851 réalisé plusieurs portraits de la famille impériale, et notamment ceux, d'une grande sensibilité, de l'impératrice Eugénie en prière.

Gustave Le Gray photographie donc les troupes en uniforme montées à cheval au petit matin, les scènes pittoresques des zouaves dans leur vie quotidienne et les cérémonies officielles en présence des visiteurs. Il réalise aussi le portrait de chacun des vingt-cinq officiers et personnes destinataires de ces albums. Les photographies sont rassemblées dans des albums marqués au chiffre et aux armes impériales et chacun porte le nom de son destinataire.

Le baron Félix-Hippolyte Larrey, qui était le médecin officiel de Napoléon III, en reçut un exemplaire, composé de 61 tirages sur papier albuminé, dont 22 portraits et 36 vues du camp.

Cet album fait aujourd'hui partie des collections du musée du Service de santé des armées.

Florence LE CORRE
Conservateur du patrimoine,
chargée des fonds photographiques
Musée du SSA au Val-de-Grâce



Ci-dessous : Album Souvenirs du camp de Châlons, au baron Larrey (à Gauche), 1857.

©musée du Service de santé des armées, Val-de-Grâce, Paris (2 photographies de Gustave Le Gray)



*La messe, Gustave Le Gray, 1857,
in Souvenirs du camp de Châlons, au baron Larrey
©musée du Service de santé des armées, Val-de-Grâce, Paris*



Terrain de manœuvre (sous le feu), Gustave Le Gray, 1857, in Souvenirs du camp de Châlons, au baron Larrey ©musée du Service de santé des armées, Val-de-Grâce, Paris

Campement de cavalerie, Gustave Le Gray, 1857, in Souvenirs du camp de Châlons, au baron Larrey ©musée du Service de santé des armées, Val-de-Grâce, Paris



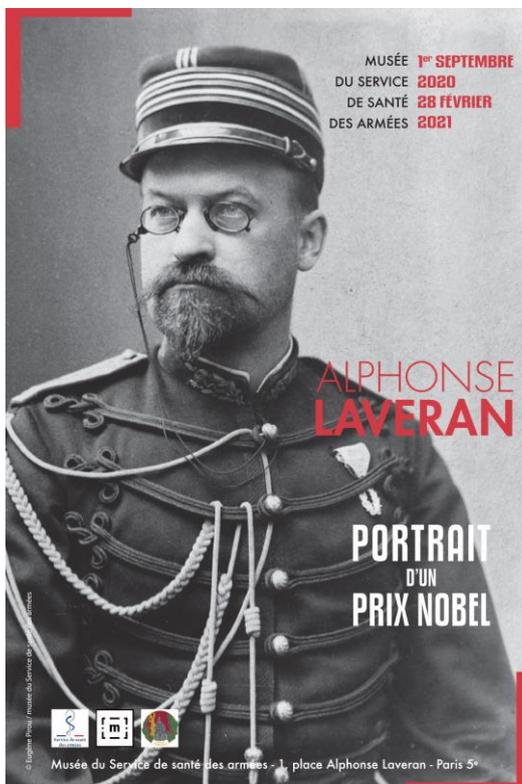
La tente de l'Empereur, Gustave Le Gray, 1857, in Souvenirs du camp de Châlons, au baron Larrey ©musée du Service de santé des armées, Val-de-Grâce, Paris

Colloque « Quinine et Paludisme 1820 – 1880 – 2020... » en 2021 !

Annulé en 2020 en raison de la crise sanitaire liée au coronavirus, ce colloque sera l'occasion de célébrer à la fois le bicentenaire de l'isolement de la quinine par Joseph Pelletier et Joseph Caventou et la découverte de l'hématozoaire du paludisme par Alphonse Laveran, en 1880. Ce colloque, qui se tiendra le **jeudi 30 septembre 2021 à l'École du Val-de-Grâce**, est co-organisé par l'Association des amis du musée du service de santé des armées, la Société d'histoire de la pharmacie et la Société des amis du musée François Tillequin de la Faculté de pharmacie de Paris.

En miroir de cette journée scientifique, le **musée du Service de santé des armées** présentera les deux expositions : « **Paludisme – L'engagement du Service de santé des armées** » et « **Alphonse Laveran Portrait d'un Prix Nobel** ».

Ces expositions sont prolongées jusqu'à la l'automne 2021



PALUDISME L'ENGAGEMENT DU SERVICE DE SANTÉ DES ARMÉES

MUSÉE DU SERVICE
DE SANTÉ DES ARMÉES

